

et pour sa belle conduite, lui témoignèrent les plus grands égards. Les maîtres s'empressèrent de faciliter ses progrès. Dès les premiers jours, il gagna quelque chose, et son salaire s'augmenta rapidement.

En quittant le collège, il avait gardé ses cahiers d'étude. Tous les soirs, il étudiait : d'anciens camarades lui communiquaient les devoirs de classe ; les professeurs, qui recevaient toujours volontiers sa visite, l'aidaient de leurs conseils ; le principal lui donnait des livres.

Ainsi commença pour lui une double existence : le jour était consacré au travail manuel qui nourrissait sa famille, la nuit l'était en partie à la culture des facultés de l'intelligence ; le jour appartenait aux nécessités du présent, la nuit aux espérances de l'avenir. Car ce généreux enfant rêvait la gloire ; mais il cachait cette pensée au fond de son cœur. Tout en devenant un maçon habile, il termina ses études classiques.

Alors il voulut apprendre l'architecture, et partit pour Paris, où un ancien ami de son père lui promettait un bienveillant accueil. Les voitures publiques allaient fort lentement à cette époque : Sedaine, à l'aide de ses économies, paya une place pour son jeune frère ; lui, il suivit à pied.

A Paris, il mena le même genre de vie, gagnant par son travail de quoi se nourrir ainsi que son frère, et de quoi aider sa mère, qui était restée dans son pays ; étudiant l'architecture avec autant d'ardeur que d'intelligence, et cultivant les lettres, tant pour satisfaire les nobles penchants de son âme que dans l'espoir de se faire un nom.

Tous les succès couronnèrent une vertu si pure. Le généreux collégien, qui s'était fait apprenti maçon, devint un des meilleurs architectes et un des plus célèbres littérateurs de son temps ; riche et honoré dans les deux carrières que son ardeur avait simultanément embrassées, membre de l'Académie d'architecture et de l'Académie française.

Mademoiselle Josserand.

Dans la ville de Provins¹, une famille honnête fut com-

1. Chef-lieu d'arrondissement du département de Seine-et-Marne.

plètement ruinée par des entreprises hasardeuses. Après avoir donné tout ce qu'il possédait, le malheureux père, âgé et incapable de travail, devait encore près de 4,000 francs.

Déclaré insolvable et n'ayant que des enfants mineurs, les créanciers l'abandonnèrent. L'un de ses enfants était une jeune ouvrière, qui travaillait depuis quelques années pour s'amasser une dot qui lui permît d'entrer dans la vie religieuse : c'était là l'unique objet de ses vœux.

Aussitôt que le désastre de sa famille lui fut connu, abandonner son petit trésor pour suffire aux premiers besoins, devenir, par son travail, l'unique appui d'un père infirme, d'un frère enfant, d'une grand'mère octogénaire, tout cela ne fut pas assez pour la jeune fille.

Sa mère, sa pauvre mère, est là mourante, et ce n'est pas la misère qui la tue ! Sa fille, en veillant auprès d'elle, comprend les vœux que sa mère forme dans son cœur sans oser les exprimer, et se dévoue à leur accomplissement. Le travail du jour, celui des nuits, joints aux plus rudes privations, lui permettront d'acquitter les dettes de la famille, et un jour le nom de son père sera réhabilité.

La malheureuse mère ferme les yeux, en bénissant sa fille, qui peu à peu va trouver les créanciers, leur demande du temps, beaucoup de temps, et les supplie de laisser quelques effets à son vieux père.

On est ému à la vue de cette enfant ; mais son projet étonne : elle n'a que son travail, trois personnes sont à sa charge, et elle entreprend de payer des dettes qui ne sont pas les siennes. Une résolution aussi forte, dans un âge aussi tendre, trouve des incrédules.

Vingt ans après avoir pris ce noble engagement, M^{lle} Josserand en avait rempli toutes les obligations, et elle semblait croire que sa conduite n'avait rien que de très-ordinaire.

Son courage n'ayant jamais failli, une vie qui n'a été que la mise en œuvre d'une bonne pensée lui a laissé toute sa délicatesse et toute sa modestie.

Elle a reçu les derniers vœux de sa grand'mère ; la vieillesse de son père a été honorée par elle et pour elle ; son

frère lui doit une bonne éducation et un état; il lui doit surtout un nom sans tache, car toutes les dettes ont été acquittées; et ce sont des créanciers payés, ce sont des voisins témoins de tout, qui ont, à son insu, divulgué le secret d'une vertu si rare.

Le désastre de Monville.

[19 août 1845.]

Une trombe furieuse a éclaté dans la vallée de Monville, près de Rouen.

Deux vents violents, soufflant en sens inverse, s'étant contrariés, il en est résulté la formation d'un cône qui descendit des nuages, le sommet vers la terre, en tournoyant avec une effrayante rapidité. De son sein jaillissaient des éclairs; il répandait au loin une forte odeur de soufre, et l'on assure que des nuages rouges et noirs s'y mouvaient verticalement, lancés et relancés avec une force prodigieuse. On entendait un roulement semblable à celui qui précède la grêle. Le baromètre baissa tout à coup de seize millimètres; la température s'éleva rapidement, un courant d'air chaud précédait la trombe.

Le météore courait vers l'est en renversant tout ce qu'il trouvait sur son passage; il fit une trouée à travers une forêt sans épuiser sa force, coupant ou tordant les arbres, les projetant à droite ou à gauche.

Il s'abattit ensuite sur trois des principales usines de la vallée.

C'étaient de belles et riches filatures; toutes trois ont été littéralement réduites en miettes. Pour comble de fatalité, c'est à l'heure où le personnel complet des usines est au travail que le sinistre a éclaté.

La destruction de ces établissements a été plus rapide que l'éclair: quarante personnes ont perdu la vie; cent ont été blessées, la plupart mortellement.

Au bout de deux ou trois minutes, le météore avait cessé. Un vent violent, causé par cette effroyable perturbation de l'atmosphère, souffla encore pendant quelques heures, jus-

qu'à d'énormes distances: les débris des usines furent emportés jusqu'à dix lieues.

Un trait bien remarquable de courage, inspiré par l'amour filial, a signalé cette affreuse catastrophe.

La population, accourue de toutes parts, travaillait, sous la direction des autorités, à déblayer les décombres des usines pour retirer les victimes ensevelies sous les débris, et donner des secours à celles qui pourraient encore en recevoir. M. Neveu, l'un des trois propriétaires des filatures détruites, inspirait surtout un vif intérêt. Depuis longtemps on le cherchait sans pouvoir le découvrir, lorsqu'on entendit pousser des cris à demi étouffés sous les ruines: c'était M. Neveu qui appelait. On dirigea les fouilles de son côté.

On le trouva appuyé sur les deux poignets, le dos en voûte, supportant une masse de décombres et protégeant sa mère, qui était tombée devant lui et qu'il aurait étouffée sans son admirable courage. Il était resté dans cette position, formant une voûte au-dessus d'elle. Tous deux ont été retirés sans blessures sérieuses.

M. Neveu n'était pas resté moins de trois heures dans cette horrible position, continuant de protéger sa mère avec un courage héroïque; et telle avait été la contraction de ses muscles, que la réaction qui s'est opérée après sa délivrance lui a causé une prostration absolue. Après être resté plusieurs heures sans pouvoir articuler un seul mot, il a enfin repris connaissance, et ses premières paroles ont dignement couronné son dévouement: « Je sais, a-t-il dit, que je suis ruiné; mais je ne me plains pas, j'ai eu le bonheur de sauver ma mère. »

Louise.

Louise était fille unique; elle possédait tous les dons réunis de la beauté, de l'éducation et de la fortune.

Elle avait vingt ans, et déjà son mariage était arrêté avec un jeune homme digne d'elle, de qui elle était tendrement aimée, et qu'elle-même aimait et estimait.

Tout à coup son père devint aveugle.

Aussitôt Louise rompit son mariage, malgré la douleur et les instances de son prétendu, malgré les supplications de son père. Elle ne voulut plus vivre que pour consoler et guider son père; elle dit adieu à tous les plaisirs.

Elle ne quittait jamais l'aveugle; elle cherchait à l'amuser par sa gaieté et par ses discours. Quand il voulait sortir, elle lui disait: « Appuyez-vous sur moi, mon père; » et elle le conduisait dans son jardin ou dans la campagne pour lui faire respirer un air pur.

De retour à la maison, elle lui faisait la lecture, elle chantait et faisait de la musique. De temps en temps, le soir, elle réunissait des personnes sensées et aimables dont la conversation charmait le vieillard, ou elle le conduisait chez de bons anciens amis où il passait une agréable soirée; puis elle le ramenait à la maison. Quand on venait inviter Louise à prendre part aux fêtes et aux plaisirs qu'elle aimait autrefois, elle répondait: *Qui donc tiendrait compagnie à mon père?* et elle restait auprès de lui.

Grâce aux soins si tendres et si ingénieux de sa fille, il ne connut jamais un seul moment d'ennui.

Élisabeth Lopouloff.

Un officier russe, nommé Lopouloff, avait été, quoique innocent, relégué en Sibérie et condamné à passer le reste



Traineau de voyage en Sibérie.

de ses jours dans un des cantons les plus sauvages de ce pays horrible. Là, il endurait toutes sortes de maux et de privations; il ne recevait pour se nourrir et s'entretenir, avec sa femme et sa fille, que six sous par jour.

La jeune Élisabeth, sa fille, voyait avec douleur que son père était bien malheureux. Depuis quatorze ans qu'il était privé de sa liberté, il ne pouvait s'accoutumer à sa position, et il s'abandonnait souvent aux accès du plus violent désespoir. Alors Élisabeth conçut une idée aussi extraordinaire que courageuse: ce fut de partir pour Saint-Pétersbourg, et d'aller demander à l'empereur la grâce de son père. Saint-Pétersbourg est à plus de mille lieues du désert où gémissait Lopouloff; personne dans cette grande capitale ne le connaissait ni ne prenait le moindre intérêt à son sort. Élisabeth et ses parents ne possédaient pas un écu, et cependant cette fille admirable, plaçant toute sa confiance en Dieu, résolut de mettre cette idée à exécution.

Elle n'osait pas d'abord en parler à son père; mais enfin elle s'enhardit et lui dit: « Mon père, je vous en prie, permettez-moi d'aller à Saint-Pétersbourg demander votre grâce à l'empereur; j'espère que Dieu me fera la faveur de réussir. »

A ces mots, Lopouloff éclata de rire, prit la jeune fille par la main, la conduisit vers sa mère, qui apprêtait le dîner, et s'écria: « Ma femme, bonne nouvelle! tous nos malheurs vont finir; voici une grande dame qui veut bien se donner la peine d'aller pour nous à Saint-Pétersbourg, et qui aura la complaisance de parler elle-même à l'empereur. »

— Elle ferait mieux, dit la mère, d'être à son ouvrage que de nous conter ainsi des niaiseries. » Puis, voyant que la pauvre fille pleurait, sa mère l'embrassa en riant: « Al-lons, lui dit-elle en lui présentant un linge, commence par nettoyer la table; tu t'occuperas ensuite de ta visite à l'empereur. »

Élisabeth, voyant qu'on se moquait d'elle, n'osa plus parler de son projet; mais elle y pensait toujours, et dans ses prières elle demandait continuellement à Dieu de lui faire accorder par son père la permission de partir.

Trois ans après (elle avait alors dix-huit ans), elle renouvela sa demande: son père et sa mère virent bien qu'elle parlait sérieusement, et tâchèrent de la dissuader par leurs caresses et par leurs larmes.

Cependant elle les pria tant, qu'ils finirent par consentir. Elle obtint un passe-port qu'on ne pouvait lui refuser, parce qu'elle n'était pas condamnée avec son père.

Élisabeth reçut la bénédiction de ses parents, et partit.

Elle n'emportait qu'une valeur d'à peu près cinq ou six francs en grosse monnaie de cuivre, et elle était seule ; mais le généreux courage dont elle était animée lui tenait lieu de trésor, et sa confiance en Dieu lui tenait lieu de garde et d'escorte.

Elle éprouva dans ce voyage des fatigues inouïes ; elle essuya d'effroyables dangers.

Elle ne connaissait pas la route qu'il fallait suivre ; et quand elle demandait le chemin de Saint-Petersbourg, qui était si loin, on croyait qu'elle était folle, et l'on se mettait à rire : aussi elle se trompa souvent de route, ce qui allongea considérablement son voyage.

Elle s'arrêtait plus où moins dans différents villages, selon que la fatigue l'y obligeait, et d'après l'accueil qu'elle recevait des habitants. Elle tâchait, pendant le séjour qu'elle y faisait, de se rendre utile, en balayant la maison, en lavant le linge ou en cousant pour ses hôtes.

Souvent on la repoussait en lui donnant des noms injurieux ; alors elle s'éloignait en pleurant : et souvent aussi des personnes qui l'avaient ainsi maltraitée, touchées de ses larmes et de son air décent, la rappelaient et la traitaient bien.

Un soir, un violent orage la surprit. Elle chercha un refuge dans un bois. Elle se plaça sous un sapin entouré de hauts buissons, pour se préserver de la violence des vents. La pauvre enfant y passa toute la nuit, exposée aux torrens de la pluie. Le lendemain, mourant de froid et de faim, et toute couverte de boue, elle arriva dans une cabane où elle fut assez bien reçue, mais où elle resta malade pendant quelque temps.

Dans une autre circonstance, elle fut attaquée par une troupe de chiens qui l'entourèrent. Elle se mit à courir en se défendant avec son bâton, ce qui ne fit qu'augmenter leur acharnement. Un de ces animaux saisit le bas de sa robe

et la déchira. Elle se jeta à terre en se recommandant à Dieu ; elle sentit même avec horreur un des plus furieux appuyer son nez froid sur sa tête pour la flairer, mais Dieu veillait sur elle : les chiens ne lui firent aucun mal ; un paysan qui vint à passer les dispersa.

Un jour elle traversait des marécages couverts de glace ; elle se perdit, et, après bien des efforts, elle arriva dans un lieu sauvage entouré de bois épais. La nuit approchait ; elle frissonnait de crainte : tout à coup des hommes sortirent du bois ; c'étaient des brigands, dont la physionomie farouche l'épouvanta. Ces hommes s'avancèrent, la regardèrent d'un air sinistre, et lui demandèrent durement ce qu'elle faisait là.

Élisabeth leur dit d'une voix tremblante : « Je viens du fond de la Sibérie, et je vais à Saint-Petersbourg demander à l'empereur la grâce de mon père. »

Les bandits, étonnés, voulurent savoir quel argent elle possédait pour faire une si longue route. Elle avait quelques pièces de cuivre, et elle les leur montra ; ces hommes furent attendris.... Non-seulement ils ne lui firent point de mal, mais ils lui firent part de leurs provisions et lui indiquèrent son chemin.

Quand elle arriva à Kasan¹, un grand vent qui soufflait depuis plusieurs jours avait amassé beaucoup de glaçons sur les rives du Volga². Le passage de ce fleuve était presque impraticable ; on ne pouvait le traverser que partie en nacelle et partie à pied en sautant de glaçon en glaçon. Les bateliers n'osaient aller d'un bord du fleuve à l'autre. Élisabeth, sans examiner le péril, voulut entrer dans un de leurs bateaux ; ils la repoussèrent brusquement en la traitant de folle, et en jurant qu'ils ne permettraient pas qu'elle traversât le fleuve avant qu'il fût entièrement gelé. Elle leur demanda combien de temps il fallait attendre : « Au moins quinze jours, » répondirent-ils. Alors elle résolut de passer sur-le-champ. « Je vous en prie, leur dit-elle d'une voix suppliante, au nom de Dieu, aidez-moi à traverser le

1. Ville importante de la Russie, à 1656 kilomètres de Saint-Petersbourg.

2. Le Volga est le plus grand fleuve de l'Europe.

fleuve. Je viens du fond de la Sibérie, je vais demander à l'empereur la grâce de mon père, qui a été condamné par erreur. La route est déjà si longue ! faut-il que je perde encore ici quinze jours ? »

Ces paroles touchèrent un des bateliers. Il prit Élisabeth par la main : « Venez, lui dit-il, je vais essayer de vous conduire. Vous êtes une bonne fille, craignant Dieu et aimant votre père ; le ciel vous protégera. »

Il la fit entrer avec lui dans la barque, et navigua jusqu'à moitié du fleuve : alors ne pouvant aller plus loin, il prit la jeune fille sur ses épaules, et, marchant sur la glace en se soutenant sur son aviron, il atteignit avec elle, sans accident, l'autre rive du Volga.

Quelque temps avant d'arriver à Moscou, la pauvre Élisabeth commençait à manquer de tout, ses chaussures étaient déchirées, ses habits étaient en lambeaux, et le froid était terrible. La neige couvrait la terre de près d'un mètre d'épaisseur ; quelquefois, en tombant, cette neige se gelait en l'air, et semblait une pluie de glaçons qui ne permettait de distinguer ni ciel ni terre.

On ne saurait dire combien cette fille généreuse courut de dangers ; néanmoins elle était toujours pleine de courage et même gaie : elle pensait continuellement à Dieu et à son père, et cette pensée lui donnait une force incroyable.

Dans une des villes situées sur sa route, elle avait été reçue dans un couvent dont la supérieure lui avait remis des lettres pour une dame de Moscou et pour une autre dame qui demeurait à Saint-Petersbourg. La dame de Moscou reçut très-bien Élisabeth, et lui donna des chaussures et des vêtements neufs. Heureuse de ce bon accueil, elle se remit gaiement en route, et arriva enfin à Saint-Petersbourg, dix-huit mois après son départ de Sibérie.

Elle fut d'abord comme perdue dans cette ville immense ; enfin elle parvint à trouver la dame à qui elle était recommandée, qui la logea chez elle et la traita avec beaucoup de bonté.

Mais comment parvenir jusqu'à l'empereur ? cela était encore plus difficile que tout ce qu'elle avait fait jusqu'alors.

Quand Élisabeth se présenta aux portes du palais et demanda à voir l'empereur, les soldats éclatèrent de rire. Elle s'éloigna toute confuse.

Elle passa près de deux mois en démarches inutiles. Enfin une personne charitable parla d'elle à la femme d'un officier des gardes. Cette dame connaissait la femme d'un secrétaire de l'impératrice, et la pria d'accorder à Élisabeth un moment d'entretien.

La femme du secrétaire y consentit. Élisabeth se présenta à elle et lui raconta son histoire. Cette femme généreuse en fut vivement touchée et lui dit : « Vous êtes une excellente fille ; Dieu, qui vous a protégée jusqu'à ce moment, ne vous abandonnera pas : il se servira peut-être de mon mari pour vous faire réussir. »

Le mari arrivait dans ce moment et promit de parler à l'impératrice dans la journée. Il pria Élisabeth de dîner chez lui, et il alla ensuite au palais.

L'impératrice ordonna qu'Élisabeth lui fût amenée le soir même à six heures. La pauvre enfant ne s'attendait pas à tant de bonheur. Lorsqu'elle en sut la nouvelle, elle pâlit et fut près de se trouver mal.

Reprenant ses forces, elle leva vers le ciel ses yeux pleins de larmes : « O mon Dieu ! s'écria-t-elle, ce n'est donc pas en vain que j'ai mis mon espoir en vous ! » Puis elle baisait les mains de la femme du secrétaire et les arrosait de ses pleurs.

Sur le soir, le secrétaire la conduisit au palais. L'impératrice reçut la pauvre fille avec une extrême bonté, et l'interrogea sur toutes les circonstances de son histoire. Élisabeth, qui était d'abord toute tremblante, se rassura peu à peu : « O madame, dit-elle à l'impératrice, mon père est innocent ; je ne demande pas grâce pour lui, je demande qu'on fasse la révision de son procès, et qu'on lui rende justice. »

L'impératrice, touchée jusqu'aux larmes, loua son courage et sa piété filiale, et lui fit remettre cent pièces d'or pour ses premiers besoins, en attendant de nouveaux bienfaits.

Élisabeth était si reconnaissante, si heureuse, qu'elle ne put remercier l'impératrice que par des pleurs et par des sanglots.

L'empereur, sur la demande de l'impératrice, ordonna la révision du procès de Lopouloff.

L'innocence de Lopouloff fut solennellement reconnue ; l'arrêt de sa délivrance fut proclamé. L'empereur lui accorda une pension considérable, réversible sur sa femme et sur sa fille.

ÉPOUX.

La femme dévoue son existence à celui qu'elle a accepté pour époux au pied des autels ; dans l'infortune comme dans la prospérité, dans la maladie comme dans la santé, sur la terre de l'exil comme sur le sol de la patrie, elle lui est fidèle ; la mort seule peut rompre des nœuds si saints. (B.)

C'est dans le mariage que la sensibilité est un devoir. Dans toute autre relation, la vertu peut suffire ; mais, dans celle où les destinées sont entrelacées, où la même impulsion sert, pour ainsi dire, aux battements de deux cœurs, une affection profonde est un lien nécessaire. (Cours de morale.)

Paroles de Livie.

Après la mort d'Auguste, on demandait à sa veuve, Livie, par quels moyens elle avait pu captiver si constamment le cœur de son époux : « Ces moyens sont bien simples, répondit-elle ; j'ai vécu dans l'observation rigoureuse de mes devoirs ; j'ai prévenu tous ses désirs ; je me suis empressée d'exécuter ses volontés ; jamais je n'ai cherché à connaître les affaires qu'il n'avait pas l'intention de me confier ; et, s'il a eu des torts envers moi, j'ai toujours voulu les ignorer. »

Réponse d'une mère de famille.

Une femme vertueuse fut priée, par une de ses amies, de lui apprendre quel secret elle avait pour conserver la tendresse de son mari : « C'est, lui dit-elle, en faisant tout ce qui lui plaît, et en souffrant patiemment, de sa part, tout ce qui ne me plaît pas. »

Les diamants.

[xviii^e siècle.]

M. de C... était uni depuis quelques années à une femme qu'il aimait avec une extrême tendresse. Malheureusement elle fut attaquée d'une maladie de poitrine qui la conduisit lentement au tombeau. Son mari était témoin de son dépérissement, et devinait les douleurs qu'elle cherchait à lui cacher ; il l'entourait des soins les plus ingénieux et les plus tendres, et quoiqu'il fût accablé d'un chagrin mortel, il s'efforçait de paraître sans inquiétude, afin de la rassurer et de calmer son imagination. Il n'était pas riche : d'après les termes du contrat de mariage, si la femme mourait sans enfants, tous ses diamants, y compris ceux que son mari lui aurait donnés, devaient revenir aux héritiers de M^{me} de C... Cette clause du contrat fit naître dans l'esprit, ou plutôt dans le cœur du mari, une idée aussi délicate que généreuse. Le jour de la fête de sa femme, quoique l'avis des médecins fût qu'avant six mois elle n'existerait plus, cachant ses craintes mortelles sous l'air le plus serein et sous le plus doux sourire, il lui offrit en cadeau une belle parure de diamants. Doublement heureuse de ce don, qui lui fit croire qu'aucun danger ne menaçait son existence, elle cessa d'être en proie à ses craintes, et, grâce à la généreuse tendresse de son mari, aucune inquiétude ne troubla les six derniers mois de sa vie.

Éponine.

Lors des troubles qui précédèrent et suivirent dans les Gaules la mort de Néron¹, Julius Sabinus, né dans les environs de Langres, fut un des chefs de l'insurrection. Il prétendait descendre de Jules César, et prit, dit-on, le titre d'empereur. Il fut vaincu ; l'insurrection des Gaules fut étouffée, et les chefs de l'entreprise furent proscrits ; Sabinus

1. Abominable tyran de Rome, qui périt de mort violente en 69.

nus surtout, que sa naissance rendait dangereux, n'avait point de grâce à espérer. Il mit le feu à sa maison, et se sauva dans un souterrain qui n'était connu que de lui. Personne ne douta qu'il n'eût péri dans l'incendie que son désespoir avait allumé.

Deux fidèles serviteurs l'avaient suivi dans sa sombre retraite : l'attachement des amis pour leurs amis et des serviteurs pour leurs maîtres, dans l'ancienne Gaule, était extrême. On va voir que celui des femmes pour leurs époux n'était pas moins admirable.

Éponine, femme de Sabinus, à la nouvelle de la mort de son mari, s'était abandonnée à l'affliction la plus vive ; les serviteurs de Sabinus, qui sortaient de temps en temps du souterrain pour renouveler ses provisions, lui apprirent que la vie d'Éponine s'éteignait rapidement dans les larmes. Il chargea l'un d'eux d'aller la consoler et de lui apprendre qu'il était vivant.

A cette heureuse nouvelle, les forces d'Éponine se raniment ; elle brûle de s'assurer par elle-même du salut de son époux : à la faveur des ténèbres, elle part, accompagnée du fidèle serviteur. Elle paraît tout à coup aux yeux de Sabinus : « Je viens, lui dit-elle, adoucir ton sort en le partageant ; je viens reprendre les droits sacrés d'épouse ; je viens consacrer ma vie. » Quelle admiration ! quelle reconnaissance dut éprouver Sabinus ! Comme dans un moment tout est changé autour de lui ! Cette vaste caverne n'offre plus rien de triste à ses yeux : cependant, en songeant que c'est désormais la demeure d'Éponine, il soupire...

Les deux époux concertèrent ensemble les mesures qu'ils devaient prendre pour leur sûreté commune ; il eût été dangereux qu'Éponine disparût entièrement du monde. Il fut donc décidé qu'elle ne viendrait dans le souterrain que la nuit ; mais sa maison en était éloignée, il fallait faire cinq lieues à pied. Comment supporterait-elle cette fatigue ? Comment une femme timide et délicate oserait-elle s'exposer à tous les dangers d'un voyage nocturne et pénible, qui devait se renouveler si souvent ? Comment enfin aurait-elle assez de discrétion et de prudence pour dérober à tous

les yeux et ses démarches et son secret ?... Elle vint à bout de tout : c'est qu'elle était guidée par l'amour et la vertu, mobiles si puissants lorsqu'ils se trouvent ensemble.

Éponine tint donc tous les engagements que son cœur lui avait fait prendre ; elle venait régulièrement au souterrain ; et souvent elle y passait plusieurs jours de suite, ayant su prendre les précautions nécessaires pour que son absence n'excitât aucun soupçon. Pour aller voir son époux, elle triomphait de tous les obstacles : ni les rigueurs de l'hiver, ni le froid, ni la pluie ne pouvaient l'arrêter ou la retarder. Quel spectacle pour Sabinus, lorsqu'il la voyait arriver tremblante, hors d'haleine, pouvant à peine se soutenir sur ses pieds délicats et meurtris, et tâchant cependant, par un doux sourire, de dissimuler sa lassitude et ses souffrances, ou, pour mieux dire, les oubliant auprès de lui !...

Ce bonheur, inconnu au monde, dura neuf ans. Mais, à la fin, un malheureux hasard fit découvrir la retraite de Sabinus : on le traîna, chargé de chaînes, à Rome, où Éponine le suivit. L'arrêt de mort qui avait été porté neuf ans auparavant contre lui fut exécuté. L'empereur Vespasien, qui aurait pu lui faire grâce, ne voulut pas épargner un homme qui avait eu des prétentions et même une sorte de droit à l'empire. Éponine, n'ayant pu obtenir de l'empereur la vie de son mari, lui demanda d'être associée à son sort. « Fais-moi cette grâce, Vespasien, lui dit-elle ; il serait pour moi plus affreux de vivre sous ton empire, qu'il ne l'a été de vivre sous terre et dans les ténèbres. »

Roch Martin.

L'un des caractères de la vertu est de s'exagérer ses devoirs et de les remplir, quelque pénibles qu'ils puissent être. Roch Martin nous en a donné l'exemple. Après avoir porté les armes comme remplaçant d'un conscrit, il fut libéré du service militaire, et se maria, en 1815, dans le village de Montigny, près de Metz. La famille de la femme à laquelle il venait de s'unir était dans l'indigence. Elle se composait d'une mère infirme et de trois enfants.